

Tagesspiegel

Potsdamer Neuste Nachrichten, 22.09.2023

L'éternel recommencement : Ton & Kirschen présente *La Tempête*.

La troupe de théâtre itinérant met en scène *La Tempête* de Shakespeare et ne laisse Prospero se libérer de son conditionnement et de ses traumatismes qu'à la fin de sa vie.

par Astrid Priebes-Tröger

Au tout début, on ne voit que de l'eau. Jeudi soir (21 septembre 2023), sept comédien·ne·s ont produit, à l'aide d'un simple grand tissu de couleur claire, des vagues légères, avant de provoquer une véritable tempête, dans laquelle un voilier finit par sombrer dans les flots. Cette image pourrait très bien servir d'introduction aux deux histoires entremêlées et racontées dans *La Tempête* de Shakespeare. L'une relate l'expulsion du duc milanais Prospero et l'échouement de son bateau sur une île déserte. L'autre est celle de sa vengeance contre ceux qui, douze ans plus tôt, l'ont dépouillé, lui et sa fille Miranda, de leur rang, de leur nom et de leur pouvoir.

Après avoir déclenché une tempête avec l'aide d'Ariel, son malicieux esprit de l'air, Prospero, interprété par Rob Wyn Jones, un homme grand, imposant et désormais grisonnant, se retrouve seul sur scène. Vêtu d'une cape rouge royale, il tient un sceptre richement décoré, symbole de son pouvoir. Mais à quoi lui sert-il encore ? À part lui ne subsistent sur cette île paradisiaque que sa fille - une marionnette grandeur nature pleine d'empathie, manipulée par Daisy Watkiss et à laquelle Margarete Biereye a prêté sa voix et son âme, toutes deux emplies de douceur - ainsi que les esprits Ariel et Caliban.

Rapports de domination et de servitude

Prospero pourrait se détendre et s'adonner à ses activités favorites : la lecture et la magie. Mais on comprend rapidement qu'ici aussi, loin de toute civilisation humaine, il ne peut s'empêcher de réimplanter des rapports de domination et de servitude. Il rappelle même sans cesse à sa fille qu'une hiérarchie est clairement établie entre eux. Et le jour où Ariel déclenche une "tempête" pour faire échouer ses anciens adversaires sur son île, on voit bien que Prospero n'a jamais surmonté son traumatisme et qu'il a conservé ses conditionnements antérieurs.



Julie Biereye, débordante d'énergie, dans le rôle de l'esprit de l'air Ariel. © Marion Kollenrott

Cette mise en scène intense a presque de quoi nous couper le souffle. Et seul Ariel - incarné par Julie Biereye dans sa robe en soie verte, avec une énergie débordante et un incroyable talent de chanteuse - égale le duc déchu. David Johnston lui a composé quelques chansons très poétiques, qui donnent surtout à Prospero l'occasion de se risquer au lyrisme de l'esprit de l'air.

La mise en scène collective, inspirée de la toute dernière production théâtrale de Peter Brooks *Tempest Project*, nous est narrée de manière épique, un choix inhabituel pour Ton und Kirschen. On y perçoit largement l'amour des comédien·ne·s pour les textes de Shakespeare et sa langue, auxquels la troupe est très attachée depuis plus de trois décennies.

Le jeu varié et inspiré de la troupe, ainsi que l'accompagnement musical composé et joué en direct par les comédien·ne·s, nous plongent comme par magie dans l'univers de cette dernière pièce de Shakespeare. L'idée d'incarner les deux enfants royaux Miranda et Ferdinand - le fils du roi de Naples - sous forme de marionnettes est ingénieuse et cohérente. C'est David Garlick qui prête sa voix à ce dernier, tandis que Daisy Watkiss et Nelson Leon ont fabriqué et manipulé les deux marionnettes.

Surmonter les hiérarchies

En définitive, ce sont elles, les deux marionnettes suspendues aux fils des artistes, qui parviennent à éprouver une véritable empathie et de l'amour (l'une pour l'autre). Surmonter les hiérarchies semble parfois possible grâce à l'alcool ou à l'humour, comme l'ont démontré le clownesque Trincolo (David Johnston), l'ivrogne Stephano (David Garlick) et le pulsionnel Caliban (Dominique Prié) lors de leur apparition comico-burlesque.

Malgré tout, *La Tempête* reste un mystère, où la quête de vengeance se mêle presque imperceptiblement à celle de la paix et, en fin de compte, de la liberté. Mais on peut aussi se demander (encore et toujours)

pourquoi ce lâcher-prise n'est soi-disant possible qu'en fin de vie et pas avant.

« Merci le T-Werk et merci Shakespeare », conclut David Johnston après la salve d'applaudissements de la première. Lui qui, avec Margarete Biereye, monte sur les planches depuis déjà un demi-siècle et met un texte de Shakespeare en scène pour la troisième fois avec Ton und Kirschen. Les réflexions on ne peut plus géniales de cette œuvre font parfaitement écho à nos sociétés actuelles en crise. Et elles montrent aussi à quel point il est grand temps de tirer enfin un trait sur le passé et de retrouver le calme... après la tempête.